

Fredons *nerd*

André Brochu

Volume 25, Number 1 (73), Fall 1999

Rêver l'enfance : Littérature et psychanalyse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201470ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201470ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, A. (1999). Fredons *nerd*. *Voix et Images*, 25(1), 200–203.
<https://doi.org/10.7202/201470ar>

Poésie

Fredons *nerd*

André Brochu, Université de Montréal

J'en apprend tous les jours. *Nerd* veut dire *bollé*. En vieil langage françois, cela se dirait à peu près : superbrillant. Le mot convient donc pour décrire les recueils du présent cru, que je n'apprécie pas également — il s'en faut de beaucoup — mais qui appartiennent au domaine haut de gamme de la production actuelle.

*
**

En conviendrai-je enfin ? Je *résiste* à la poésie de Gilles Cyr. Et j'en souffre. Car il me semble qu'il a tout du poète, et que les torts sont de mon côté. Mais les titres, déjà, m'indisposent. Le dernier, *Pourquoi ça gondole*¹, me fait l'effet d'une mauvaise blague. Les précédents, *Diminution d'une pièce* et *Andromède attendra*, me semblent arbitraires, inaptes à signifier quelque chose de vrai. J'ai l'impression que Cyr met des mois à concevoir de petits textes incommunicables, murés dans une évidence qui ne concerne que lui-même.

Pourquoi ça gondole, l'illustration de la page couverture aidant (on dirait la rugueuse écorce d'un arbre), peut évoquer la théorie du chaos et les fractales de Mandelbrot, qui sont des expressions mathématiques de l'infini tel qu'il est actualisé dans la nature. Cyr n'est pas sourd aux vérités scientifiques ; il se réfère plusieurs

fois à la cosmologie moderne, cite ses vedettes contemporaines. Curieusement, dans des miniatures verbales, il réussit à faire tenir l'immédiat, le présent, la respiration menue des êtres et des choses — et la plus vaste dimension cosmique. L'immédiat, d'une part, et le total univers, d'autre part, en quelques mots seulement. Et sans tiraillement, de façon en quelque sorte continue. Je donne un exemple :

Sur un bon sable
plutôt incompressible
les jambes pâles
ramenées aux épaules
on me confirme
les équilibres
quand je m'étire
je crois broyer
après Fred Hoyle
j'aurai mûri
je tranche aussi
pour la création continue
à l'instant dans la bouche
passe un radis
puis je demande
où se trouve le haut (p. 43)

Aucun lyrisme, aucun érotisme, aucun rapport à quelque être proche ; mais la situation très matérielle d'un homme étendu sur le sable (une plage peut-être, mais où est l'eau ?) dont la vertu physique d'incompressibilité est seule prise en compte ;

une posture d'extrême repli, qui rappelle celle du fœtus — l'étirement, dans ce milieu physique, est broiement, agression, il vaut mieux vivre dans un rapport de soi à soi. Sur la base de cette sensation primaire s'édifie un savoir supérieur, toujours d'ordre physique toutefois : le sentiment des équilibres (ceux du corps en rapport avec ceux de l'univers?). Et puis la référence à Hoyle, astronome, sans doute partisan d'une théorie de la création continue. On est passé du physique à l'astrophysique. Or le corps, champ de l'immédiat, vit des expériences semblables à celles du cosmos : « passe un radis » dans la bouche, comme une comète dans le ciel. Toute expérience, si triviale soit-elle, réveille le sentiment du haut, où se passent les grandes choses. Voilà comment je comprends les deux derniers distiques.

Et je me dis : si la poésie peut être matérialiste, comme chez Lucrèce ou chez Ponge, et tourner le dos au kitsch habituel, c'est peut-être chez Cyr qu'elle réinventera un discours acceptable. Avec humour (il y en a, dans *Pourquoi ça gondole* ; dès le titre...) et, si possible, avec émotion.

Un discours pour le siècle qui s'en vient.

Pourtant, je résiste...

*
**

Hélène Dorion tient plutôt le discours du siècle qui s'en va². Aussi économe de mots que Gilles Cyr, elle l'est, en plus, d'idées et d'expériences, revenant constamment, et indifféremment, sur la désolation de tout et sur la sérénité des choses. Voilà des bilans du monde contra-

dictoires ; heureusement, ils font l'objet d'affirmations séparées ! Un matin, on s'éveille et « la vie bascule » (p. 18). On constate « une désolation qui s'engouffre / au creux de nos vies » (p. 19). Le matin suivant, on se rend compte que « pourtant le chemin reste ouvert. / Le cours des choses s'accomplit — nous rêvons encore » (p. 49). C'est toujours d'un rapport global de soi à l'existence que la poète nous entretient, en des termes forcément peu nuancés.

D'un côté, la faille, la fêlure, la brèche, la blessure, le silence ; de l'autre, la complicité, le rassemblement, l'équilibre, la lumière. Le premier pôle l'emporte sur le second, plus timide, plus abstrait. Le premier est en continuité avec toute une tradition de la modernité centrée sur l'absence. Le second évoque plutôt l'humanisme. Les deux sont de très bon ton et, on le voit, ne se nuisent guère l'un à l'autre. Au contraire, ils entrent en composition comme, sur une toile, les blancs et les noirs d'une certaine peinture métaphysique. Ces tons dominant dans la première partie du livre.

Dans la deuxième, le bleu vient prendre le relais du blanc (et le rouge, abruptement évoqué, du noir), sans modifier beaucoup l'équilibre entre les contraires. La poésie d'Hélène Dorion n'est jamais violente. Parfois, elle devient poignante quand elle évoque « ce qui tremble en nous » (p. 23), ou, suivant un coup de tonnerre, « le battement / des voiles dans l'air » (p. 34). Mais la tonalité d'ensemble est généralement terne, et le propos, attendu. « Pas un souffle. Juste la couleur / du monde sur la feuille légère. » (p. 71) La couleur, et non la lumière. Le poème, en

quelques mots, dit le monde rongé par l'absence, par une sorte de paresse d'être. Et quand le monde est près de disparaître, on le passe au blanc — voire, au bleu — et on recommence.

Souvent joli. Mais le risque est absent.

**

Le dernier recueil de Nicole Brossard, *Au présent des veine*³, réunit des poèmes écrits depuis 1981. Près de vingt ans d'écriture. Pourtant, un même souffle traverse ces petites plages de vers assez brefs, non séparés en strophes, ou parfois ces blocs de prose sensiblement de même dimension. Les thèmes, les mots ne changent pas beaucoup d'une section à l'autre.

Mais l'uniformité n'est qu'apparente. On est loin, en effet, du constat tranquille de la déliquescence des choses que dresse une Hélène Dorion. On est loin de l'écriture mate. Celle de Brossard est frémissante, à la fois d'intelligence et de désir. Elle invente. Elle expérimente, non dans l'abstrait mais dans le concret — celui des choses et des mots. Avec, *par* le langage, Nicole Brossard construit sa vie quotidienne, son présent, en continuité avec tout son être. Le présent est irrigué du sang essentiel. Écrire suppose un lien avec l'origine, que la poète écrit aussi « l'origyne » (p. 135) : la femmenaissance. Fidélité au « grand vacarme chaud de la mémoire » (p. 135). Conscience aiguë des mystères du corps qui « battent bleu / dans les plus petits vaisseaux de vie / l'origine » (p. 135).

Longtemps, la poésie de Nicole Brossard s'est enchantée des formes pures, de la syntaxe qui règle par en-dessous le grand texte de la vie. Peut-être était-ce une façon d'évacuer les vieux préjugés, les conceptions rétrogrades concernant les divers aspects du vécu. À partir des formes, de nouvelles questions pouvaient être posées, parce qu'elles sont plus proches du désir que les substantialisations traditionnelles. Une grammaire innovatrice devenait possible, non seulement dans l'ordre du dire, mais aussi de l'aimer. Maintenant, la poète a réinvesti intégralement le champ du concret grâce à une écriture restée, bien entendu, consciente du jeu des mots et de leur matérialité. Mais le poème n'est plus séparé du monde :

il me reste encore un poème
pour me rapprocher de la réalité
débris de corps débris d'agonie
c'est tout l'univers
et ma bouche
à bout portant cherchant parmi
les étoiles et les grands dés de
désir
et de hasard c'est tout l'univers
un instant miroir (p. 134)

Par la grâce de l'écriture, la fusion du moi et du monde s'accomplit, semblable à celle du nourrisson et de sa mère (c'est la bouche qui accomplit l'union avec l'univers) ; et le cosmos, miroir du moi, devient cet espace où roulent les « grands dés de désir / et de hasard », prodigieuse image. On y retrouve l'intuition géniale de Mallarmé, en même temps que l'affirmation de cette suprême loi moderne du désir, qui régit l'univers des formes comme des existences.

La communication avec le cosmos n'est pas, comme chez Gilles

Cyr, purement rationnelle, bien que l'intelligence y préside aussi; mais l'intelligence est imbibée d'émotion. De désir et d'angoisse ensemble. «Je sais que tout n'est pas dit parce que j'ai le cœur serré» (p. 112), et l'angoisse relancera toujours le discours, le besoin de connaître et d'aimer. «Tout n'est pas dit puisque c'est dans la matière volatile des larmes que s'installe cette étrange sueur de peur et de vrai qui nous emporte comme si la vie pouvait soudain toucher ses métaphores» (p. 114). Voilà du langage véhément et neuf, loin des mélancolies convenues comme des abstractions qui n'expliquent qu'elles-mêmes.

*
**

Salut à Pierre Perrault (1927-1999) qui, par ses livres comme par ses films, a cherché à donner du Québec une expression grande et simple, accordée aux traditions vives et ouverte à l'avenir. C'était le projet merveilleux, insensé d'une époque qui disparaît avec lui.

Voilà encore une mort dont il faut nous remettre.

1. Gilles Cyr, *Pourquoi ça gondole*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 74 p.
2. Hélène Dorion, *L'issue, la résonance du désordre* suivi de *L'empreinte du bleu*, Saint-Hippolyte, Le Noroît, 1999, 102 p. Ces recueils ont déjà été publiés séparément, le premier deux fois, entre 1994 et 1996.
3. Nicole Brossard, *Au présent des veines*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 138 p.